HAUT PERCHÉ
A 2650 m, au-dessus du val d'Entremont, sur la route du Grand-Saint-Bernard, l'archéologue Aurèle Pignolet nettoie à la truelle une zone de fouilles présentant des traces de foyers datant probablement du dernier tiers du premier siècle avant notre ère. En contrebas, 1000 mètres en aval, on distingue Bourg-Saint-Pierre; au loin, à droite, le Mont-Blanc qui joue avec les nuages.

SOUS LE GLACIER, UN MUR ET LES TRACES DES SOLDATS DE ROME

Une équipe d'archéologues étudie depuis près de dix ans un site unique, perché à près de 2650 mètres, dans les Alpes valaisannes. Sous leurs truelles, habitations et fortifications des premiers siècles avant notre ère se dévoilent.

Photos SEDRIK NEMETH – Texte CHIARA MEICHTRY-GONET

MONUMENTAL
Le site archéologique du Mur (dit) d'Hannibal recèle des trésors: accolée à l'enceinte du mur reconnaissable au fond, une trace d'habitat humain, déjà explorée par l'équipe en 2014. Ce logement était probablement construit en bois, sur une structure de pierres, dont on retrouve, au centre, la moitié du tracé mis au jour. Les archéologues n'explorent que ce qui est nécessaire, puis comblent la fouille, laissant leur nom gravé ou des pièces de monnaie en guise de marqueurs temporels.

CONSERVATION
Le Mur (dit) d'Hannibal devait se présenter comme une enceinte fortifiée fermant à 360 degrés une zone imprenable. Il a été construit avec des pierres ramenées probablement d'un pierrier s'étendant sous une moraine. On les distingue à leur couleur légèrement verte.

RARISSIME
En 2005, Anne-Françoise Quartier-la-Tente découvre cette inscription en caractères lépontiens dans un abri à l'intérieur de l'enceinte du Mur (dit) d'Hannibal. Pour l'instant, cette inscription est la plus complète de ce type retrouvée sur tout l'arc alpin.

Romains ou indigènes?

Pour les archéologues de l'association Recherches archéologiques du Mur (dit) d'Hannibal (RAMHA), le site surplombant le haut val d'Entremont présente des intérêts majeurs, dont une enceinte de près de 270 mètres de long par 2 m 10 de haut aux emplacements les mieux conservés sur 3 m 50 de largeur, un nombre non encore clairement défini de petits bâtiments d'habitation ainsi qu'une inscription en caractères lépontiens. Romain Andenmatten, responsable scientifique, explique: «Les signes découverts sont des caractères étrusques utilisés pour transcrire la langue celte. On les nomme aussi alphabet de Lugano. La lecture se fait dans le sens des caractères, ici en direction de la gauche. La deuxième ligne n'a pas encore été déchiffrée, on y reconnaît les lettres IEUISEU. Il s'agirait d'une épithète, un mot utilisé pour qualifier la divinité. Sur la première ligne, en revanche, on reconnaît le nom «Poenino». D'après les recherches actuelles, cela correspondrait à une divinité des sommets. Le mot «penno» en langue gauloise signifie tête, sommet.»
Sur la base de ses premiers travaux, l'équipe pense que cette position, perchée 1300 mètres au-dessus de la vallée, a été un point de refuge et de contrôle indigène sur une voie latérale de rocade, surplombant le principal passage obligé du fond de vallée, l'actuel Bourg-Saint-Pierre, du versant nord de l'axe du Grand-Saint-Bernard. Ce lieu aurait ensuite été réoccupé lors de l'annexion romaine. L'éventualité que le site soit purement romain et qu'il s'agisse d'une position utilisée dans le cadre de conflits entre Rome et les populations régionales ayant eu lieu aux alentours de l'annexion du Valais, en 15 avant notre ère, n'est pour l'heure pas écartée par les experts.
Romain Andenmatten conclut: «Nous connaissons assez peu la période entre la bataille d'Octodure, pendant la guerre des Gaules, en 57 av. J.-C., et l'intégration administrative du Valais en 15 avant notre ère. L'étude du Mur (dit) d'Hannibal nous permettra de commencer à entrevoir certains des événements de cette période trouble.»

PHOTOS SEBASTIEN NEMETH

CORVÉE Yanick Bourqui, à droite, et Manuel Andereggen ont lâché truelle et pinceau pour s'occuper de la vaisselle à une source et préparer le repas pour l'équipe.

ORGANISATION La vie en quasi-autarcie demande un peu d'abnégation. Chacun reconnaît son gobelet à la couleur du plastique et, à cette altitude, le sirop est de rigueur.

CONFORT SPARTIATE L'étroit Portakabin qui sert de dortoir, cuisine, garde-manger et bureau d'études à l'équipe de fouille a été amené par hélicoptère au début de la campagne de recherches.

Texte CHIARA MEICHTRY-GONET

Durant six semaines, en juillet et août derniers, ils ont été cinq à vivre là-haut. Cinq scientifiques: deux archéologues, Romain Andenmatten et Aurèle Pignolet, et trois étudiants en archéologie, Manuel Andereggen le Haut-Valaisan, Yanick Bourqui le Fribourgeois et Christophe Panchard le Valaisan, cinq jeunes hommes à 2650 mètres d'altitude, au cœur des Alpes valaisannes, à partager leurs journées et leurs nuits dans un environnement hostile, changeant, magnifique. A chercher, surtout, des réponses à leurs interrogations, depuis que, voici près de dix ans, Romain Andenmatten, responsable scientifique de l'expédition, a gravi pour la première fois les 400 mètres de dénivelé qui séparent du plus proche alpage cette étrange esplanade perchée sous le glacier de Boveire, 1300 mètres au-dessus du val d'Entremont, sur la route du Grand-Saint-Bernard.

Une fouille hors du commun

La vue plonge sur Bourg-Saint-Pierre, 1000 mètres plus bas, et devant, à perte de vue, la chaîne alpine. S'improvisant guide, Romain Andenmatten égrène les sommets: «Grandes Jorasses, Mont-Blanc, mont Vélan…» A cette altitude, plus d'arbres pour se protéger, un soleil de plomb, à pic sur l'équipe de fouille. De temps en temps, une remontée de brume assombrit l'air, juste un instant. Ils sont équipés de truelles et de portemines, d'un pinceau qui, comme le précise Aurèle Pignolet, n'est pas vraiment habituel: «C'est une des seules fouilles où nous sommes obligés de l'utiliser, faute d'électricité. D'habitude, on travaille à l'aspirateur.» Les cinq archéologues se répartissent les tâches. Sur les bords de la fouille, des sacs plastique étiquetés: «C'est la terre que nous allons devoir descendre en plaine. Nous n'avons pas les instruments pour la tamiser ici, alors nous repartons le vendredi soir avec chacun trois sacs de près de 10 kilos sur le dos… L'année passée, nous en avons descendu 200 kilos.» Et le travail ne manque pas!

Sur cette sorte de plat s'étalant sur une centaine de mètres de diamètre, délimité à l'est par le col de Lâne et au sud par le glacier de Boveire, s'ouvre une zone marquée par des interventions humaines remontant vraisemblablement au premier siècle avant notre ère. Un imposant mur de pierres sèches, plus exactement un assemblage magnifiquement harmonieux de cailloux teintés de vert, transportés depuis le pierrier qui s'ouvre au pied d'une moraine, délimite la première zone de fouille.

Un mur fortifié à pic sur la vallée

Peu connu, le lieu n'en est pas pour autant anodin. C'est que, là-haut, les voix de bon nombre de légendes de la région suggéraient les mystères d'une présence antique, et même prestigieuse. Mais oui, c'est bien là, juste sous le col de Lâne, que se serait dressé le mur d'Hannibal, érigé, bien sûr, lors de son passage des Alpes par le grand général ennemi de Rome, le seul qui osa s'opposer au pouvoir de la Ville éternelle.

Perchés sur ce site hors du commun et bien loin de s'appuyer sur cette tradition orale complètement erronée, les archéologues fouillent, quadrillent, analysent et surtout mettent en valeur d'importantes traces de présence humaine datant des premiers siècles avant notre ère, plus particulièrement les deux derniers tiers du premier siècle av. J.-C., juste au moment où les peuples autochtones se frottaient aux ambitions de conquêtes romaines. Les archéologues ont déjà mis au jour d'impressionnantes découvertes: le mur, en partie visible, a repris virtuellement la forme qu'il devait avoir avant sa destruction partielle, un mur fortifié fermant à 360 degrés une zone imprenable. En son sein, dans un creux aménagé, une inscription encore mystérieuse, en caractères dérivés de l'écriture étrusque dont seule la première ligne a été déchiffrée *(voir encadré)*. En contrebas, adossées à la fortification, un nombre encore indéterminé d'habitations, pourvues de foyers, de traces de fondations, et un nombre non moins important de traces de foyers situés à l'extérieur du mur, comme pour signifier la présence d'occupants plus nombreux que ceux prévus à l'origine.

Des années de recherche pour une période peu connue

Romain Andenmatten, 31 ans, qui a consacré son mémoire universitaire au site, explique: «Il s'agit de notre quatrième campagne de fouille. Nous sommes montés en 2009 et 2010, puis en 2014 et encore cette année, grâce à l'engagement d'une association privée et au soutien cantonal. Pour l'heure, nous avons encore beaucoup de questions, et quelques certitudes. Par exemple, la datation de ce mur ainsi que la fonction exacte du site nous échappent. Grâce au carbone 14, nous pouvons dater l'ensemble de ce que nous avons exploré entre le IIe siècle avant notre ère et le Ier siècle apr. J.-C. Mais nous ne savons pas qui en étaient exactement les occupants. Etait-ce des soldats romains utilisant une position indigène déjà existante ou des indigènes déjà romanisés, ou même un site construit par des indigènes pour le compte des Romains? Et puis cette fortification servait-elle de poste d'observation, de poste de défense, de poste de repli?»

Des indigènes belliqueux ou prêts à se soumettre?

Cette période charnière de notre histoire régionale, à savoir la cinquantaine d'années durant lesquelles nos contrées finirent par être intégrées administrativement à l'Empire romain, est encore très mal connue dans nos régions. Romain Andenmatten poursuit: «Les textes des historiens antiques manquent pour la période qui nous intéresse. Quelques inscriptions locales ou plus éloignées et un petit nombre de découvertes archéologiques nous permettent d'appréhender cette époque pour nos régions. Les auteurs anciens mentionnent les noms des peuples préromains du Valais et du val d'Aoste. Ces populations sont d'ailleurs inscrites sur le trophée célébrant la soumission des peuples alpins par l'empereur Auguste. Nous ignorons cependant qui étaient les habitants du haut val d'Entremont. En plus d'importantes indications sur le mode de vie d'une communauté en haute montagne, il y a deux mille ans, l'étude du Mur (dit) d'Hannibal est un jalon pour mieux comprendre cette période charnière dont l'influence se ressent encore dans notre vie quotidienne.»

Pour l'heure, les archéologues, rejoints parfois par des confrères, des géologues ou des biologistes, continuent leur travail minutieusement.

A la recherche d'anomalies

En 2015, ils se concentrent sur une série d'anomalies du relief observées lors des relevés de terrain effectués les années précédentes: «Dans un paysage, nous recherchons toujours ce qui ne cadre pas, ce qui détonne. Quelque chose qui ne devrait pas être comme ça à l'état naturel ou qui indique une intervention humaine quelconque.» Sur le site, on distingue à peine quelques renflements de terrain un tout petit peu plus ordonnés, garnis de quelques tas de cailloux aux reflets verts, les mêmes que ceux utilisés pour la construction du mur, tranchant parfaitement avec la roche naturellement présente alentour. Et, pourtant, pour les archéologues, ces indices signalent des restes d'habitations.

> **«Des gens ont mangé, joué et monté la garde ici. Mais qui étaient-ils?»**
>
> **Romain Andenmatten, archéologue responsable scientifique**

Millet, raisins secs et moutons au dîner?

Dans le Portakabin qui leur sert de dortoir, de cuisine, de garde-manger et de bureau d'études, sur de larges étagères, les réserves alimentaires côtoient de menus sachets en plastique étiquetés. Romain Andenmatten y stocke les découvertes au jour le jour. Il détaille: «Ce site nous permet d'appréhender la vie d'une communauté sous de nombreux angles. L'angle militaire: nous avons trouvé deux écailles d'armure, une pointe de javeline, ainsi qu'un nombre important de clous de chaussures propres aux soldats romains. Ils étaient fixés sous l'épaisseur de cuir de la sandale et servaient de crampons. Ensuite, le divertissement: nous avons par exemple trouvé une table de jeu gravée sur une pierre.»

Surtout, les restes calcinés retrouvés à proximité des foyers vont renseigner les archéologues sur ce que mangeaient nos ancêtres haut perchés: «Nous avons retrouvé des céréales, des légumineuses et des restes de fruits. La carbonisation a permis la conservation de ces vestiges: nous avons ainsi pu observer ce qui semble être des miettes d'aliments carbonisés ou caramélisés. Nous avons également retrouvé ce qui pourrait être un grain de raisin, mais tellement calciné qu'il sera probablement impossible de savoir s'il provenait de raisin cultivé ou sauvage, ainsi que des esquilles d'os calcinés de petits animaux, probablement d'élevage. Les analyses ne sont pas terminées et nous en saurons peut-être plus bientôt.»

Le soleil est bientôt au zénith, l'heure du repas approche. Toute l'équipe se réunit autour de la table dressée devant le Portakabin. De très consistantes rations seront englouties en commentant les avancées du jour. Personne ne s'attarde autour du pot d'eau de source colorée de sirop: les scientifiques vont profiter du temps de travail que leur laisse la montagne jusqu'à la dernière lueur. Romain Andenmatten conclut: «Le site n'est pas en danger, cet endroit n'étant pas appelé à se transformer de façon irrémédiable. Notre objectif est d'intervenir de façon ciblée pendant trois ans. Ensuite, nous laisserons les lieux au public, en y aménageant un circuit didactique et les vestiges non explorés retourneront à leur repos séculaire.»

Page suivante:
La légende d'Hannibal ▷

PHOTOS: SEDRIK NEMETH

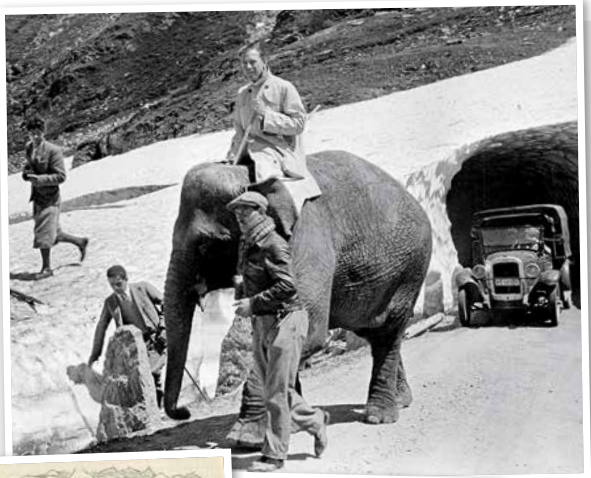
Des siècles de controverse pour une question encore ouverte

Hannibal a bien passé les Alpes, mais par où?

Un grand nombre de légendes font état de passages illustres des cols, mais la traversée des Alpes restée dans toutes les mémoires est celle du grand général carthaginois Hannibal. Vers la fin du IIIe siècle avant notre ère, engagé dans une guerre sans merci contre Rome, Hannibal est à la tête d'une armée de 60 000 hommes qu'il entend faire marcher depuis l'Espagne vers l'Italie pour plonger sur la Ville éternelle et battre définitivement le pouvoir romain. L'armée est accompagnée de force montures, dont des éléphants, ce qui rend le récit d'autant plus extraordinaire. Le passage par voie terrestre impliquait forcément une traversée du massif alpin. Hannibal s'élance alors, guidé par des indigènes en qui il n'a que peu confiance. Il tombe dans plusieurs embuscades, dont une restée célèbre, durant laquelle son armée, coincée au fond d'une vallée, est prise sous le feu de centaines de rochers lancés par des autochtones peu amènes. Le récit d'un discours héroïque, prononcé par Hannibal depuis un éperon d'où son armée peut contempler les douceurs des plaines italiennes, fait d'ailleurs encore le bonheur de nombreux amateurs d'histoire antique. Au prix de nombreuses pertes, le général parviendra finalement à rejoindre la plaine du Pô et à poursuivre sa campagne romaine.

En soi, et historiquement parlant, le passage à pied d'armées à travers les Alpes n'est pas complètement extraordinaire. Le récit des aventures d'Hannibal est cependant resté dans toutes les mémoires, notamment parce que le général carthaginois est une figure mythique à lui tout seul. Deux historiens antiques nous ont laissé le récit de ses aventures, le Grec Polybe et le Romain Tite-Live, qui a vécu près de cent ans plus tard. Les détails géographiques donnés par les deux historiens ne concordent pas totalement et sont, comme souvent, lacunaires. Si bien que, depuis près de deux mille ans, experts et amateurs se disputent la détermination exacte de l'itinéraire emprunté par la troupe. Reste que les deux récits ont tout pour participer de la légende et entretenir la mémoire d'un exploit hors du commun. Ainsi, selon Tite-Live, l'arrivée au pied des Alpes de l'armée d'Hannibal se fait dans des conditions cauchemardesques: «Mais une fois au pied des montagnes (…) lorsque l'œil put voir de près la hauteur des monts, les neiges qui semblaient se confondre avec les cieux, les huttes grossières suspendues aux pointes des rochers, les chevaux, le bétail paralysés par le froid, les hommes sauvages et hideux, les êtres vivants et la nature inanimée presque entièrement engourdis par la glace, cette scène d'horreur, plus affreuse encore à contempler qu'à décrire, renouvela les terreurs de l'armée.»

D'autres sources antiques, tout comme les recherches archéologiques et historiques les plus récentes, n'ont toujours pas permis de déterminer l'itinéraire exact emprunté par l'armée carthaginoise. De récentes conclusions tendent à démontrer que le général n'a certainement pas passé le col du Grand-Saint-Bernard et aurait éventuellement emprunté une partie de la basse vallée du Rhône, avant de bifurquer sur un col sud du massif des Alpes occidentales. En 1935, un écrivain et sportif américain, Richard Halliburton, tenta de revivre l'exploit d'Hannibal, se fixant comme itinéraire le col du Grand-Saint-Bernard. Il fut donc très probablement le premier homme à le passer à dos d'éléphant, semant l'émoi dans la vallée, ce dont témoignent de nombreux reportages d'époque.



1935 L'ÉLÉPHANTE DOLLY PASSE LE COL
L'écrivain américain Richard Halliburton décide de suivre, au Grand-Saint-Bernard, ce qu'il croit être les traces d'Hannibal. En juillet 1935, il réussit l'exploit de franchir le col avec Dolly, louée pour l'occasion avec son cornac à Paris.

LÉGENDAIRE
La traversée des Alpes par le général carthaginois Hannibal n'en finit pas d'enflammer les historiens et d'inspirer les artistes, comme dans ce dessin humoristique de John Leech, réalisé en 1850.

218 AV. J.-C. HANNIBAL TOMBE DANS UNE EMBUSCADE
Engagé dans la deuxième guerre punique, Hannibal entendait lancer ses troupes contre l'Italie. Depuis l'Espagne, la seule voie terrestre possible impliquait le passage des Alpes et la confrontation avec des tribus indigènes belliqueuses.

PHOTOS: RAYMOND SCHMID/MÉDIATHÈQUE VALAIS-MARTIGNY; FOTOTECA/LIEBMAGE; DR